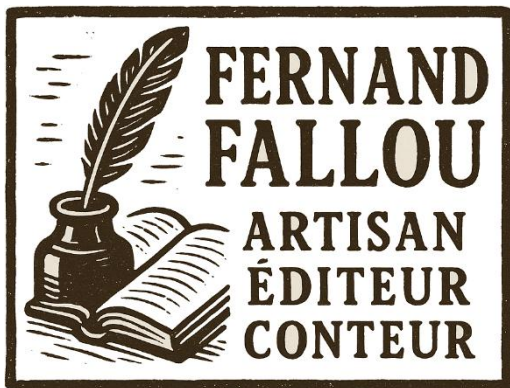


# RÉCIT - ANGOISSE



## **CHARLOTTE**

ISBN : 979-10-978090-3-4

**Collection A6 V1**

**Numéro 12**

[contact@lotonome.fr](mailto:contact@lotonome.fr)

[fernand.fallou@lotonome.fr](mailto:fernand.fallou@lotonome.fr)

Site web : <https://www.lotonome.fr>



# **CHARLOTTE**

**14 février 2014 - 19 h 30**

Elle s'était mise sur son trente et un, était allée chez le coiffeur et s'était maquillée plus soigneusement qu'à l'habitude. Lui aussi avait fait un effort, il avait mis son plus beau costume fraîchement sorti du nettoyage et ses chaussures vernies.

Il pleuvait des cordes. Ils montèrent dans la Mercedes CLK coupé bleu. La voiture démarra. Le GPS était réglé sur l'Ange Bleu à Gauriaguet. Ils n'avaient

pas réservé, volontairement, c'était leur façon à eux de donner une tournure inattendue à leurs sorties. Il ne leur restait plus qu'à suivre la voie féminine sans état d'âme du GPS de la Mercedes. Michel décida de s'arrêter à un distributeur pour prendre un peu d'espèces.

Ils repérèrent un distributeur du CIC avec la possibilité de stationner facilement.

Michel descendit et mit sa carte dans l'appareil. Elle remarqua qu'il avait laissé sa clé sur le Neiman et que le moteur tournait. Ce n'était pas son habitude !

Il tournait le dos à la voiture, préoccupé à suivre les indications du distributeur.

Il entendit distinctement le moteur tourner plus vite, il se retourna pour voir

la voiture sortir rapidement du parking et s'engager sur la route à toute vitesse.

Elle le regardait s'éloigner dans le rétroviseur, dans la lumière du distributeur, seul sous la pluie, pantois.

Ils en parlaient de temps en temps, que leur vie manquait de piment.

Lui, il était Ingénieur maître d'œuvre, il construisait des immeubles. Entre les rendez-vous avec les architectes et les chefs de chantier et les fournisseurs, il lui arrivait fréquemment de mettre la main à la pâte et rentrait souvent très tard le soir, fatigué, les mains calleuses, les poussières de ciment sur son costume et le casque de chantier encore sur la tête sans aucune autre envie que celle d'aller se coucher.

Elle, elle était laborantine. Elle avait un BTS en biologie médicale. Elle travaillait dans un laboratoire d'analyses médicales où l'erreur n'est pas permise. Elle aussi, elle rentrait fatiguée et n'était pas spécialement disposée à aller danser.

Ils avaient tous les deux de bons métiers qui leur permettaient de bien gagner leur vie mais ils vivaient consciemment dans la situation de ne pas avoir le temps de profiter de leur argent.

Ils vivaient selon le slogan social adapté à la ville de Bordeaux : « Tram, Bordeaux, Boulot, Dodo ».

Ils s'étaient dit qu'un jour l'un d'eux devait faire quelque chose d'un peu fou, histoire d'agrémenter la routine de leur quotidien.

Alors ce soir, à l'impromptu, comme il avait laissé les clefs sur la voiture... On n'entendait rien, mais tous les voyants du tableau de bord indiquaient que le moteur tournait. « L'aubaine faisant le larron, ... » sans réfléchir, juste pour mettre un peu de sel dans leur vie de couple, elle s'amusait à l'avance de le laisser croire pendant une heure ou deux qu'elle allait rejoindre un improbable amant en ce soir de Saint Valentin. Elle n'avait rien de vraiment prévu.

Il sourit, récupéra son argent dans la machine et rentra rapidement chez lui sous la pluie à un quart d'heure de marche. En chemin, il téléphona avec son portable à quelqu'un à qui il dit simplement, « c'est pour ce soir ! »

Il arriva chez lui, brancha son ordinateur sur le logiciel qui lui donnait les informations que le traceur qu'il avait mis au fond du sac à main de Charlotte lui envoyait.

Elle roulait en direction du centre-ville de Bordeaux. Il prit le double des clefs de la Mercedes et partit avec la 306 Peugeot en direction des informations que lui donnait son Smartphone. Elle se dirigeait vers le quartier de la gare de Bordeaux.

Il savait où elle allait.

Elle allait dans un bar du quai de la Paludate où son frère, pianiste de jazz professionnel se produisait quelques fois : Le Comptoir du Jazz.

Il avait acheté ce traceur à l'occasion des fêtes pour sa belle-fille. Au début, l'appareil lui paraissait ludique et l'idée amusante. Mais à la

réflexion, il pensa que ce n'était pas la meilleure idée qu'il avait eue dans cette période de fête. Comme l'appareil était déjà commandé sur internet, il l'avait gardé pour lui. Puis, il avait eu l'idée de le mettre dans le sac à main de Charlotte. Non pas pour la surveiller, il n'avait aucun doute sur sa fidélité, mais pour lui faire une farce comme celle de ce soir. Il y avait un tel fouillis dans son sac qu'elle n'était pas prête de s'en apercevoir.

Tout allait bien entre eux. Mais depuis les fêtes, ils avaient pris conscience de la fadeur de leur train-train quotidien. Ils étaient tombés tous les deux dans la routine boulot, dodo ! Il fallait faire un effort pour changer les choses, trouver une idée pour changer cette fatalité.

Il lui disait souvent, en plaisantant, que sans lui, elle n'était rien, qu'il l'avait

trouvé dans le caniveau, qu'il était son mentor, son Pygmalion, qu'avant lui, elle n'était qu'une statue de pierre et qu'il l'avait transformée en statue de chair et de sang. Alors elle l'appelait « le macho » et lui il l'appelait « la midinette ».

Ça les faisait rire de s'appeler comme ça. Il aimait la faire rire !

Ils s'étaient mis d'accord tous les deux, un jour, un soir, à n'importe quel moment, l'un d'eux devait faire quelque chose d'extraordinaire pour étonner l'autre et passer ainsi un moment inoubliable. Son projet, à lui, était d'attendre que ce soit elle qui décide de faire quelque chose d'inattendu et qu'à ce moment-là, il puisse mieux : « à son insu, prendre la main... » sur son organisation et retourner la situation.

Essayer de vivre au moins une partie de leur vie comme un jeu. C'était une option qui leur plaisait, ne serait-ce qu'une seule soirée.

Ils n'étaient pas sortis depuis les fêtes, et cette soirée de Saint Valentin était la première occasion de lui prouver qu'elle pouvait très bien se passer de lui pendant une soirée. En fait, elle avait l'intention de l'appeler dans une heure.

Il rôda dans les rues adjacentes au Comptoir du Jazz d'où venait le signal. Il finit par trouver sa voiture, la Mercedes bleue. Trouva une place pour sa Peugeot 306 et déplaça la Mercedes bleue qu'il gara non loin sur les quais vers le pont de pierre. Puis il retourna dans sa 306 appela son ami Paolo, un homosexuel brésilien à l'accent portugais bien

introduit dans plusieurs milieux bordelais et attendit.

Le téléphone ne tarda pas à sonner. C'était elle. Il ne répondit pas. Elle lui laissa un message qui lui disait où elle était et lui demandait de la rappeler. Il ne l'appela pas. Le téléphone ne cessait de sonner. Il ne répondait pas. Paolo était là et souriait.

Ils la virent sortir du Comptoir du Jazz, et inquiète, se diriger là où elle avait garé la Mercedes. La panique était visible de loin, simplement sur sa manière de bouger quand elle s'aperçut que la Mercedes n'était plus là.

Et la pluie qui ne cessait pas.

Le quartier était peu rassurant, des petits groupes de deux ou trois jeunes à l'allure patibulaire allaient et venaient entre les boîtes du quai. La mauvaise

rencontre était possible à chaque seconde.

Deux hommes très bronzés s'approchèrent d'elle. L'un d'eux commença à lui caresser les fesses.

-- T'as un beau cul, toi !

L'autre,

-- T'as de l'argent dans ton sac ?

demanda-t-il en essayant de prendre le sac.

Elle commençait à paniquer.

-- Je suis sûr que t'es bonne !

La main insistait dans la raie de ses fesses à travers les tissus.

-- Oh oui, toi, tu dois être bonne !

-- Ces deux hommes vous embêtent, mademoiselle ?

Une voix avec un fort accent portugais, un homme qui était apparu de nulle part dans la nuit.

-- Non, mais, tu cherches la bagarre,  
connard !

Sans discuter l'homme à l'accent portugais sortit un pistolet et le pointa sur les deux malfrats. À la vue de l'arme, les deux drôles disparurent dans la nuit sans demander leur reste.

Elle remercia, elle s'expliqua. On lui avait volé sa voiture. Il lui proposa de la raccompagner chez elle avec sa voiture garée à quelques pas. Un 4x4 BMW noir flambant neuf. À peine avait-il démarré, son téléphone sonna.

-- Un problème, comment ça un problème,  
y a un blessé ?

Il écouta, trois bonnes minutes sans rien dire, puis il s'adressa à elle.

-- Mademoiselle, je suis désolé, mais je dirige un manège à la fête foraine

des Quinconces. Un grand huit, et il y a un petit souci avec un client. Il faut d'abord que je règle ce problème avant de vous raccompagner. Je n'en ai pas pour longtemps.

Seule dans cette nuit de pluie, elle n'avait pas tellement le choix. Elle acquiesça.

Il longea les quais vers les Quinconces où la fête foraine battait son plein. Il s'arrêta au pied du grand huit. Aussitôt, un homme apparut et lui expliqua avec le même accent portugais que lui, qu'un forcené avait réussi à descendre du wagonnet au moment où ce dernier était au plus haut de la plus grande côte, juste avant la descente la plus vertigineuse.

L'homme voulait voir la presse, la télé, le maire, le chef de la police, tous les médias, car il voulait revendiquer quelque chose qu'il n'avait pas très bien compris. Pour l'instant, il n'avait pas appelé la police, l'homme qui était là-haut avait fait tomber son téléphone et était seul et isolé en haut du manège dans la nuit, sous la pluie qui tombait drue, indifférente à toutes nos petites joies et nos misérables peines.

Paolo demanda à ce qu'on le fasse monter en haut du manège et qu'on arrête le wagonnet au bon endroit pour qu'il tente de ramener cet homme à la raison.

Elle resta en bas, avec les deux hommes qui s'occupaient du manège, apparemment Paolo était le patron. Le wagonnet était arrivé à destination. On

entendit pendant un bon moment des éclats de voix indéchiffrables, comme une dispute, puis un coup de feu. Un corps tomba sur la terre humide en faisant un bruit étouffé, la masse sombre du corps à terre ne bougeait plus.

L'angoisse se lisait sur le visage des hommes, elle s'était mise à trembler. Elle ne savait pas pourquoi, elle se sentait en danger.

Les hommes ramenèrent le wagonnet au niveau du sol. Paolo en descendit. Il expliqua avec son accent portugais à la limite de l'incompréhensible, qu'en fait, l'homme était le mari jaloux d'une cliente qu'il avait emmenée dans sa caravane. L'homme était armé et il s'en était fallu de peu que ce ne soit lui qui tombe.

Paolo donna l'ordre de se débarrasser discrètement du corps de cet homme dans la Garonne toute proche.

Il s'excusa, et expliqua à Charlotte que maintenant qu'elle était témoin de ce regrettable incident, il ne pouvait la laisser partir. Il lui dit que c'était dommage et qu'il la trouvait sympathique et à son goût. Mais que c'était comme ça, c'était la vie, parfois la chance, parfois la malchance, être au mauvais endroit au mauvais moment, c'était ça la malchance ! Et c'était le cas pour elle.

Dans son patois sibyllin, il donna des ordres aux deux machinistes qui l'avaient fait monter là-haut. Elle comprit vaguement qu'il disait de la donner à Ursule.

Ursule, qui était Ursule ?

Les deux hommes l'attrapèrent et la jetèrent sans ménagement dans le 4x4 de Paolo et roulèrent le long des quais jusqu'au pont Chaban-Delmas. Là, ils tournèrent à gauche en direction de Bacalan. Quand ils furent à la hauteur du blockhaus qui détachait sa masse sombre et imposante dans le ciel clair de cette nuit pluvieuse, ils arrêtaient le 4x4. Elle regarda, ils étaient entourés de caravanes et de roulottes bardées d'affiches très colorées vantant les clowns, les chameaux, les éléphants, les lions, les équilibristes du cirque Alvarez. Tout était calme. Silence total ! Pas de lumière dans les caravanes et pas d'âme qui vive dehors.

Ils l'extirpèrent brutalement du 4x4 et la jetèrent dans une cage. Elle eut à

peine le temps de lire une pancarte sur la porte de la cage. Ursule !

Tout était allé très vite, ils refermèrent la porte de la cage et disparurent dans la pluie. Elle entendit le bruit du moteur du 4x4 s'éloigner et le silence reprit ses droits. Elle regardait avec angoisse là-bas à l'autre bout de la cage une masse sombre inquiétante la pétrifiait, c'était Ursule.

Un lion. Il dormait. La nuit était noire. Elle n'avait plus de sac à main. Son cœur se mit à battre toutes les terreurs des démons qui sortent des entrailles de la terre, moitié humains et moitié aliens, dents acérées, regards torves sans pitié, peau de dos de crocodile dégoulinante de bave et de sang. Elle ne savait pas si elle grelottait

de froid ou si elle tremblait de peur dans la cage d'un lion.

Le lion dormait paisiblement. Elle l'entendait respirer, elle le voyait bouger une patte de temps à autre. Elle était figée, morte de peur.

Elle essaya de se ressaisir. Elle s'approcha de la porte, la secoua doucement mais fermement, la porte s'ouvrit. Elle pensa que les deux acolytes de tout à l'heure l'avaient sans doute mal fermée à cause de la pluie. Doucement, au paroxysme de l'angoisse, elle sortit de la cage en claquant des dents, referma la porte pour ne pas être poursuivie par le lion et s'éclipssa discrètement en direction du pont Chaban-Delmas.

L'eau lui dégoulinait sur le visage et descendait dans son corsage, sur ses

épaules et dans ses manches, c'était très désagréable. Elle tremblait de froid ou de peur. Son cœur, dans sa poitrine battait la chamade aussi fort qu'une dizaine de tambours à l'unisson. Elle avait beau se dire que le danger était passé, elle ne réussissait pas à maîtriser ce sentiment. Il lui semblait que sa poitrine allait exploser. Elle pleurait à chaudes larmes. Elle était trempée de partout, un mélange de sueur, de larmes et de pluie, elle était trempée jusqu'aux os. Malgré l'inconfort de sa situation, elle avait envie de s'arrêter et de se mettre à genoux pour remercier quelqu'un d'être saine et sauve, n'importe qui ou n'importe quoi, le ciel, la nature, ce lampadaire qui envers et contre tout diffuse sa lumière bienfaisante malgré la pluie, le lion de la place Stalingrad qui l'avait épargnée et même Dieu auquel elle ne croyait pas.

Presque arrivée au pont, elle s'abrita un moment dans une des rares cabines téléphoniques encore présentes qui était encore là au milieu de ce vaste quartier en reconstruction. Elle rentra dans la cabine comme on rentre dans une église. Un abri dans la paix ! Elle s'épongea comme elle put de ses mains, son cœur battait toujours aussi fort et elle tremblait encore. Elle n'arrivait pas à se remettre de cette aventure et de son séjour dans la cage d'un lion. Elle n'arrivait pas à se contrôler. Elle reprenait des forces pour rentrer jusqu'à Lormont à pied. Cinq kilomètres, c'est l'histoire d'une bonne heure sans la pluie. Puis elle remarqua une carte de téléphone dans la fente prévue à cet effet. Elle la sortit et la remit immédiatement dans son logement, il restait 12 unités. Elle appela Michel. Elle éprouva un grand bonheur quand il décrocha.

Quelle joie, cinq minutes plus tard, de le voir se garer devant la cabine.

Elle s'engouffra dans la Peugeot 306 verte et raconta en pleurant comment la farce qu'elle voulait lui faire avait tourné en une incroyable aventure cauchemardesque.

Elle lui raconta la nuit d'horreur qu'elle venait de vivre. L'agression des deux blacks, le vol de sa voiture à laquelle il tenait tant, l'altercation entre Paolo et le mari jaloux, le cadavre qui tombait du haut du grand huit, la cage et le lion qui dormait, la pluie, la nuit, la fuite jusqu'à la cabine, la carte de téléphone providentielle dans la cabine qui lui avait permis de l'appeler.

Il avait écouté son histoire d'un air serein, il avait même souri quand elle lui avait dit qu'elle était morte de peur dans la cage du lion. Quand elle eut fini son récit, il lui dit que ça l'étonnerait que sa voiture ait pu intéresser des voleurs et qu'elle s'était sûrement trompée quant à l'endroit où elle l'avait garée.

Il lui proposa d'aller vérifier et effectivement, à son grand étonnement, la voiture était là, pas très loin de l'endroit où elle pensait l'avoir garée.

Pourtant, elle en était presque sûre, elle n'avait pas garé la voiture à cet endroit tout à l'heure avant d'aller rejoindre son frère au Comptoir du Jazz.

Elle lui demanda d'aller raconter à la police ce qu'elle avait vu et vécu avec Paolo, mais il lui suggéra qu'il valait

mieux se faire oublier, et ne pas s'attirer d'ennuis avec cette communauté de gens du voyage. Ces gitans n'étaient pas à un cadavre près. Il lui proposa de rentrer, de réfléchir et d'attendre demain matin pour décider de la conduite à tenir.

Il lui demanda de le suivre avec la 306 pendant que lui conduirait la Mercedes jusqu'à leur maison à Lormont.

Pendant qu'elle suivait la Mercedes, elle se demanda comment Michel pouvait avoir la clef de la Mercedes. La clef était dans son sac à main. Elle savait qu'il avait un double de la clef, mais pourquoi aurait-il pensé à le prendre ?

Et son sac à main, il était entre les mains de Paolo, il fallait aller le chercher.

Puis elle se dit, que quand même, il avait eu une manière décontractée d'écouter son histoire par rapport aux événements qu'elle lui relatait. Souvent, il souriait et son étonnement n'avait pas l'air sincère.

Tout à coup, elle pensa que toute cette soirée complètement folle était organisée et avait été prévue par Michel. Tout d'abord, la provocation, lui qui ne laissait jamais les clés sur sa voiture s'il s'arrêtait, même pour cinq secondes, même si elle était là ! Alors laisser les clés sur sa voiture avec le moteur qui tourne, c'était bel et bien une provocation, plus, une proposition, et elle, la gourde, elle avait plongé carrément dans ce piège grossier. Elle le savait parfaitement capable d'imaginer une histoire pareille. La voiture qui avait

bougé de place, l'agression et l'arrivée providentielle de Paolo, le cadavre qu'elle n'avait pas vraiment vu et qui était peut-être un mannequin, et ce lion qui ne l'avait pas mangée et qui n'avait même pas daigné se réveiller, la cage qui était mal fermée, la cabine avec une carte.... Et Michel qui était quand même arrivé très rapidement. Ça faisait vraiment beaucoup.

Elle portait un autre regard sur sa soirée cauchemardesque. Mais comment vérifier ?

Néanmoins, il y avait un truc qui clochait, les deux blacks agresseurs près du Comptoir du Jazz lui avaient mis la main au cul d'une manière très intime. Elle le savait très jaloux. Et cela l'aurait étonnée qu'il ait été d'accord pour qu'elle vive de tels instants.

Les deux voitures s'arrêtèrent devant la maison de Lormont. Il descendit, mais elle ne descendit pas. Il s'en inquiéta et alla la voir. Elle pleurait.

-- Que se passe-t-il ?

-- Je ne t'ai pas tout dit !

Son visage changea d'expression, il était tout à coup plus intéressé que tout à l'heure, et inquiet aussi.

-- Quoi, les deux hommes de Paolo ?

Il y avait un peu de colère dans ses yeux et dans sa voix, comme s'il savait ce qu'elle allait lui dire.

-- Avant de me mettre dans la cage du lion, ils m'ont violée tous les deux.

Elle souriait dans ses cheveux en faisant croire qu'elle pleurait. Elle voyait bien que ça, ça l'ennuyait, qu'il n'était

pas content, que ces deux mecs la violent n'était pas prévu dans ce scénario. Il n'avait plus du tout l'air détaché qu'il avait tout à l'heure, quand elle lui racontait qu'elle était enfermée dans la cage d'un lion.

Maintenant, elle en était sûre, c'était lui qui avait organisé cette soirée dingue, sauf que ce n'était pas prévu que les deux acolytes de Paolo la violent.

Elle en rajouta un peu juste pour le plaisir.

Ces deux sauvages, ils m'ont fait mal, ils m'ont déchirée !

Elle descendit en pleurant et l'informa qu'elle allait prendre un bain pour se débarrasser de l'odeur nauséabonde de ces deux hommes qui l'avaient souillée.

Elle prit un bain, calmement dans la paix et la détente du jacuzzi en écoutant de la musique. Elle l'entendait s'engueuler avec quelqu'un, sûrement avec Paolo.

Elle alla se coucher. Il était déjà au lit, morose.

-- Tu ne veux pas me rendre mon téléphone, car je voudrais mettre mon réveil, je dois réveiller notre fils demain pour qu'il aille à son match de basket.

Il lui rendit son sac à main en riant.

-- T'es une menteuse, les deux hommes de Paolo ne t'ont jamais touchée...  
Comment l'as-tu su ?

-- *Intuition féminine*

Ils éteignirent la lumière....

Alors, il la prit dans ses bras dans l'intimité et la chaleur des draps de leur lit et lui murmura dans l'oreille « le lion, c'était un faux, c'était un mec qui était déguisé » !

-- Et les deux mecs qui m'ont mis la main au cul devant le bar ?

-- Ça, ce n'était pas prévu,  
mais Paolo a assuré !

**FIN**

*Fernand Fallou*

**2015-A6- Charlotte-35**  
**Collection A6 V1**

## **Déjà parus du même auteur**

- 1 - L'amphore
- 2 - L'ours
- 3 - La décision
- 4 - L'étoile
- 5 - La dame de cœur
- 6 - Le Fantôme
- 7 - L'escalier
- 8 - Le maçon
- 9 - Big Bang
- 10 - Le chat
- 11 - Germaine
- 12 - Charlotte
- 13 - ADN
- 14 - Gargaragadesh
- 15 - Karacté Couscass
- 16 - Le talisman
- 17 - La cafetière
- 18 - Soliloque
- 19 - La dorloteuse
- 20 - Le mont Tombe
- 21 - Le Noël de Dracula**

- 22 - L'Accabadora
- 23 - On a tué le père Noël
- 24 - Marinette
- 25 - Le jeune homme et la pute
- 26 - Élocubrations originelles
- 27 - Le sosie
- 28 - La fuite à varennes
- 29 - Joyeux Noël
- 30 - Noël sur les champs Élysées
- 31 - Le fou
- 32 - Lettre au père Noel
- 33 - Le poulbot
- 34 - Irène

**Vous pouvez acheter tous les livres  
ci-dessus sur le site**

**[lotonome.fr](http://lotonome.fr)**

**suivez-moi sur Instagram : [fernandfallou33](https://www.instagram.com/fernandfallou33)**

**Du même auteur**  
**À paraître prochainement**

La longue histoire  
Le paroli  
Contrariété  
La belle au bois dormant  
L'homme qui voulait arrêter le temps  
Le don  
Salers  
Turlututu  
La dot  
La clef

